

une prospective des paysages

- Quelles forces spontanées vont, dans les trente années à venir, entraîner la modification des paysages européens ?
- Dans quel sens celle-ci se fera-t-elle : banalisation ou diversité ?
- L'aménagement des paysages est-il concevable ? Si oui, selon quelles « références » : historiques ou prospectives ?

« 2000 » est allé s'entretenir avec :

Jean Blanc, praticien du paysage, qui a conduit la « caravane-mission » des directeurs de parcs naturels régionaux, consultant des premières actions-clefs lancées par la DATAR ;

Bernard Lassus, plasticien et coloriste, conseiller d'ambiance visuelle, professeur à l'École Nationale des Beaux-Arts et à l'École du Paysage de Versailles ;

Rémi Pérelman, agronome, préoccupé par les relations entre le monde rural et la ville.

DIALOGUE AVEC JEAN BLANC

« 2000 » : Lorsque l'on parle de paysage, l'on pense généralement, d'une façon spontanée, au paysage naturel auquel chacun d'entre nous est attaché par des liens confus mais certains et souvent solides. Peut-on préciser ces liens ?

Le paysage est le sous-produit, ou plutôt l'extraordinaire produit second de toute activité humaine ; il n'est, en France, jamais « naturel » dans le sens de spontanéité biologique sans homme. C'est un produit manufacturé, analysable. Il n'est qu'exceptionnellement volontaire, sauf en quelques points où l'homme a su l'exalter et le magnifier ou le contredire. Son entretien, difficile et permanent ne peut être assuré que pour satisfaire des besoins sans rapports avec le paysage créé.

Cependant, une fois créé, il devient lui-même objet de consommation, créateur de nouvelles activités qui vont (avec la masse des activités qui lui sont étrangères) le modifier à nouveau. Une certaine pérennité fait que l'on consomme, en général, le paysage de la société dont on émerge, ce qui permet enracinement, nostalgie ou répulsion, et lui donne aussi ce caractère de bien commun gratuit et rend si difficile le règlement des lourdes additions non prévues à l'époque des besoins réalistes qui l'ont créé. Il est presque toujours irréversible.

Le paysage est réellement un aliment. L'homme isolé, comme sa société, a des besoins psycho-biologiques intimement liés ; cet aliment est toxique ou nutritif suivant sa nature, suivant aussi l'état mental et physique du consommateur.

Il est le bilan global d'une société ; il pèse lourdement dans le comportement de chacun et de tous ; il est analysable et susceptible d'orientations. Il relève donc parfaitement d'une prospective.

« 2000 » : L'homme est donc à la fois créateur et spectateur, vous avez dit « consommateur ». Comment évolue la balance entre chacun de ces aspects ?

Ce qui complique, non pas tellement le problème, mais son exposé en quelques instants, c'est que le paysage est mobile, que les causes qui le déterminent sont mobiles et enfin que le spectateur a une mentalité, une capacité et des sources d'appréhension mobiles ; et tous ces mouvements n'ont pratiquement aucun ressort commun, ils sont même souvent contradictoires.

Il y eut peut-être quelques moments d'équilibre et de concordance lorsque l'homme pouvait être, à la fois créateur d'un paysage pour la quasi-totalité de ses besoins, et spectateur du même paysage : il y eut, entre le village, les centaines d'hectares de son horizon, le champ de céréales, l'aire à battre, les granges et silos, le four, le moulin et la table de chacun, un enchaînement qui se répercutait sur le cadastre, la structure du village et l'architecture des maisons et qui liait besoins physiologiques premiers, paysage second, appréhension et mise en situation de toute une existence et d'une société dans la contemplation de son paysage ; sur cette sollicitation pouvaient se développer des arts qui magnifiaient l'évidence.

Je ne prétends pas que ces hommes étaient heureux ; je n'en offre pas le modèle ; mais ils étaient tout au moins « situés », et c'est peut-être ce qui nous manque maintenant le plus gravement.

Il faut bien constater que l'échelle a changé, que l'explication d'une vie, de la répercussion et de la qualité de ses actes, des liaisons avec les autres hommes, n'est plus dans la dimension d'un regard, ni même toujours dans une dimension géographique ; aujourd'hui encore chacun participe à faire le paysage de demain, mais sans raisons évidentes, sans bien sentir sa participation ni aboutir à un paysage ressenti comme sa propre expression ; les responsabilités, comme les sanctions sont plus largement collectives.

« 2000 » : N'y a-t-il pas cependant des significations fondamentales ?

Le paysage a toujours été le cadre adapté, glorieux, tendre ou misérable, d'une culture vivante, d'une situation vivante. C'est l'image de la culture première, essentielle, au sens ethnographique, sans laquelle la culture artistique

et savante ou ses succédanés publicitaires ne sont que placages dérisoires ou dangereux.

Quelle est notre véritable culture — celle qui n'est pas savante parce qu'elle est baignée dans la connaissance, qui permet de comprendre les cheminements, les liens, les lignes de force, et qui peut être commune à tout esprit, à tout état ?

Nous voyons bien la culture transférée, industrialisée jusqu'à saturation, des commentaires de musique savante à « la vie des bêtes » en passant par Toutankhamon et les annexes de folklore, zoos, westerns et Duraton. Bien sûr, l'exaltation artistique, le divertissement, même le dépaysement ou la désorientation sont des aliments gastronomiques, poivrés ou stupéfiants dont l'homme a profondément besoin, mais l'art suppose une profonde culture humaine, le divertissement, un équilibre et d'autres moments paisibles, le dépaysement et la désorientation, un pays et une orientation préalable. Je parle de la cuisine de chaque jour et souhaite que la soupe soit bonne. Notre culture peut-elle fabriquer le paysage heureux du quotidien ?

« 2000 » : Selon que l'on est pessimiste ou optimiste, l'on prédit un enfer ou un paradis à l'homme de demain. Soyons d'abord pessimistes : quelles raisons vous y pousseraient-elles ?

Je vois trois sources plus précises d'inquiétude.

La puissance des sollicitations d'abord. La mécanique est si confuse, l'homme seul si désarmé que, parmi les besoins, certains n'osent même pas s'exprimer (le besoin d'aller à pied à son travail en respirant les saisons, par exemple) et parmi les besoins exprimés, ceux qui apparaissent constructibles et rentables sont pris en mains, soumis à une surchauffe publicitaire qui les exaspèrent et les généralisent ; des moyens puissants sont alors mis en œuvre pour les satisfaire et tout le monde s'engouffre dans la consommation de ces moyens ; jusqu'à ce que la bulle crève. De mon temps, on appelait les engagés des « victimes d'affiches » (troupes coloniales, palmiers et négresses à seins ronds) ; nous avons de très belles affiches pour les loisirs.

Notre toute nouvelle puissance d'action permet de répondre très vite aux sollicitations ; chacun peut couler du béton, construire « en dur » ses rêves et ses intentions, ou les intentions supposées d'autrui, ou celles qui ont aujourd'hui le plus gros potentiel publicitaire et qui, actuellement provoquent le maximum de travaux. S'il y a erreur, il faudra demain de singuliers bull-dozers et de fabuleux dépotoirs.

Mais je crains surtout la ségrégation dans les objectifs et les méthodes de traitement, comme si les problèmes



n'étaient pas identiques sur les pâturages savoyards et dans le sixième arrondissement. Je dis les problèmes et la réflexion, pas les états. Il est hautement souhaitable qu'à de nouvelles échelles se diversifient (elles le sont souvent par nature) des zones de travail, de logement, de satisfaction d'espace, de temps visible par les saisons et les éléments, mais elles ne devraient former, dans la conscience de chacun qu'un seul paysage : la treille est devant la porte, la chambre en haut, l'atelier au fond du jardin, nous sommes chez nous.

Il est également très souhaitable qu'en certains hauts lieux du territoire, ou régions pilotes, des expériences-laboratoires se développent pour la prise de conscience du devenir des espaces géographiques.

Mais je crains avant tout qu'une mauvaise conscience, la crainte de dangereuses pressions collectives de désarroi et d'insatisfaction larvée, et surtout une extrême difficulté à faire entrer dans les équations des réalisateurs les besoins globaux des hommes, ne conduisent parfois à créer des zones de diversion, des réserves, des ghettos prestigieux de nature ou de délectation culturelle accessibles par récompense une fois l'an, ce qui justifierait d'autres zones où pourraient se déchaîner le rentable, l'efficace et le pragmatique. D'ailleurs ces zones protégées, mal intégrées et marginales, seraient remises en question dès que le besoin se ferait sentir d'être « réaliste ».

« 2000 » : Et maintenant, les raisons d'espérer : à quelle condition ?

... Je ne pense pas que les réalisations construites parviendront à couvrir l'espace ; la zone stérilisée sous le béton et l'asphalte pour le travail et le loisir est finalement réduite, même si elle est très encombrante ; il suffit pour s'en convaincre d'un survol aérien de la France. Il serait trop simple de considérer le reste comme le vide urbanistique ; c'est également un héritage totalement construit, d'une autre manière, un organisme vivant, trop domestiqué, capable de santé, de maladie, de mort et de rejets imprévus.

Pendant un temps, sans doute, l'ancien espace rural sollicitera un mode de vie peu adapté au siècle mais bon pour les vacances de l'esprit, il sollicitera un art décoratif de retrait craintif de l'avenir, de divertissement ou d'attente d'une architecture du siècle. Mais la résidence n'entretient pas et le stock, détruit de l'intérieur par l'abandon et les reconversions, détruit de l'extérieur par les emprises de ceux-là mêmes qui voulaient en jouir, sera vite épuisé.

Nous le retrouverons — bientôt, demain — dans quel état ? Il faut un singulier optimisme pour espérer que « la nature » reprendra ses droits dans un temps acceptable et par des étapes et même une fin satisfaisante pour l'homme

et sans nuisances. Même l'abandon nécessite une prospective précise, une orientation et des moyens. Il peut apparaître paradoxal, mais non exclu, qu'au moment même où la nature apparaît menacée et par ailleurs nécessaire à l'homme, nous soyons à la veille d'un enfer végétal, anarchique, inhumain et certainement dangereux.

« 2000 » : Si je vous ai bien compris au début de notre entretien, le paysage est le produit d'une culture, d'une civilisation. Comment voyez-vous celle de demain ?

Ceci nous fait passer d'aujourd'hui au long terme, un long terme qui nous apparaîtra sans doute bien court. Quels seront les cadres essentiels de notre vie ?

Quelle énergie mise en œuvre ? Nous avons notre paysage électrique et pétrolier, notre paysage désuet des charbonnages. Les hommes de demain vont-ils se trouver devant les barrages comme nous devant une vieille maison rurale, avec des perspectives paysagistes sans contreparties financières ?

Quelle circulation ? Imaginons un paysage sans route au sol et les villes séparées par d'immenses friches et forêts.

Et quelle alimentation ? C'est l'alimentation, végétale et carnée, qui a créé la structure essentielle de notre paysage. Sera-t-elle encore végétale et carnée, et, si elle l'est, la production sera-t-elle confinée dans d'énormes usines doublées de stations de traitement des déchets et des pollutions ? Et même dans une économie quasi traditionnelle, imagine-t-on la bascule des paysages si on arrivait à dessaler l'eau de mer ?

Et les détails mêmes de notre vie ? Pense-t-on qu'il suffirait que nous cessions de lire sur du papier pour que d'immenses forêts se trouvent sans entretien et bien souvent sans survie possible ?

Où logerons-nous, quel sera le volume occupé par l'administration de nos affaires, donc des villes ; y aura-t-il seulement des loisirs et la notion même de loisirs ? Et combien d'hommes pour entretenir, jouir, ternir ou encombrer l'espace ? Et quels mouvements mentaux...

« 2000 » : En vous écoutant j'ai l'impression que le paysage, résultant de cet extraordinaire bouillonnement futur sera un paysage « passif » ; pensez-vous qu'il soit possible à l'homme d'y imprimer sa volonté ?

Ce n'est pas de la science-fiction. Si vous réunissez les plus sages et les meilleurs techniciens de nombreuses disciplines, le paysage probable qui sortira de la fusion des dossiers sera bien plus extraordinaire ; que chacun d'eux prévoit les « retombées » paysagées de ses actions et se

concerte avec les autres et nous aurons une première connaissance ; si elle n'est pas exacte, elle servira de signal.

Les paysages, il faudra toujours les faire naître (en espérant de bons géniteurs), les sélectionner et éliminer les déchets et les mal-conformés, les nourrir et les soigner ; en bref, faire acte d'éleveur. Ou subir les hasards des naissances et la disette.

La prospective des paysages c'est d'abord connaître les mécanismes, déterminer les options possibles parmi les activités de tout ordre, et proposer ou choisir celles dont les retombées paraissent bénéfiques ; c'est apprendre à conduire, non pour se rendre vers une construction de l'esprit dessinée à l'avance, mais pour suivre tous les tournants et méandres de l'activité globale de l'homme et son besoin de vivre, de comprendre, et d'être, si possible, heureux.

DIALOGUE AVEC BERNARD LASSUS

« 2000 » : Les paysages de la campagne forment de moins en moins l'environnement quotidien de l'homme. Parmi ceux qui le transforment, l'urbanisation est le phénomène le plus visible et souvent le plus contraignant. Dans la perspective d'un monde de plus en plus « urbain », que devient la signification du paysage ?

En ce moment, nous devons mener à bien la réalisation, presque simultanée, de centaines de milliers de logements. Dans quelques années, cet aménagement nous entourera à tous les instants de notre existence.

Les routes, les usines, les arbres, les groupes de maisons, les mouvements de terrain, les bâtiments isolés constitueront un paysage global, un continuum, un environnement artificiel qui, par son étendue, doit nous devenir plus naturel que ce que nous nommons « la nature ».

La notion de paysage global semble impliquer, même si cela peut paraître excessif, celle de paysage fini. A l'échelle du territoire national, l'espace est considéré par beaucoup comme connu, comme usé ; les forêts, même si elles sont peu fréquentées et comptent toujours le même nombre d'arbres, se transforment en bois familiers. Des réactions inverses retiennent l'attention : l'herbe devient hostile et l'arbre fruitier sauvage aux enfants des villes.

Les relations avec l'extérieur se modifient et se transforment rapidement. Par exemple, nous ne savons pas quelles seront les nouvelles approches de l'environnement entraînées par la multiplication de l'utilisation des moyens audio-visuels.

« 2000 » : Si nous considérons que, finalement, le volume ou la surface construits ne représentent objectivement que peu de choses sur l'ensemble du

territoire, comment expliquez-vous le poids quasiment obsessionnel de la construction ?

Si greffer des arbres, afin qu'ils donnent de plus beaux fruits, ne modifiait pas essentiellement notre environnement, implanter des usines, des mètres carrés à habiter et des circulations le modifie fondamentalement par l'apparition de multiples surfaces de divers matériaux.

Ces intermédiaires entre nous et la nature sont, à volume égal, beaucoup plus redondants que les végétaux. Sur la balance de la présence, combien d'arbres faut-il pour équilibrer une maison en béton ou en matière plastique ?

L'industrialisation et la construction ont suivi sur ce plan les méthodes de l'agriculture traditionnelle oubliant le plus souvent, à l'exception des nuisances grossières, d'étudier les incidences possibles de leurs structures en tant qu'environnement.

« 2000 » : Pouvez-vous illustrer ce propos par un exemple ?

De plus en plus, nous sommes les jouets de ces hasards et constatons l'inadaptation grandissante entre les relations polysensorielles possibles et ce qui est proposé aussi bien sur le plan tactile, qu'olfactif ou visuel.

Pour nous en convaincre, il suffit de regarder comment en quelques années, les interventions des habitants se sont multipliées à partir de la moindre surface disponible : la bordure de fenêtre, la loggia ou le jardinet (1).

Malgré des conditions défavorables, ils fractionnent les surfaces murales de matériaux et de coloris différents, créent des sujets qu'ils placent devant leur maison, plantent des fleurs à profusion. Paysages très souvent remarquables qui font éclater leurs mètres carrés.

Ces multiples réalisations, de ce qu'il est convenu d'appeler des amateurs, confrontées aux notions de complexité visuelle, lisibilité relative, échelle tactile, échelle visuelle, trame support, contraste retardé, nous confirment dans l'opinion qu'il nous faut, non seulement répondre aux contraintes explicites et essayer d'en élargir le champ, mais aussi tenter de répondre aux contraintes implicites, toujours les plus importantes.

« 2000 » : Dans ces conditions, comment peut-on envisager une action volontaire en matière d'environnement ?

Peut-être avons-nous peur d'avoir à élaborer des paysages-supports en tenant compte de l'influence qu'ils auront sur nous ; pourtant nous ne pouvons plus éviter d'étudier ce que cache le mot « conditionnement » pour en modifier le sens péjoratif par plus de connaissances.

(1) Recherches de Techniques d'Apparence menées avec l'aide de la Délégation Générale à la Recherche Scientifique et Technique.

« 2000 » : Comme à Jean Blanc, je vous poserai volontiers la question de savoir si l'on doit être optimiste ou pessimiste, lorsque l'on envisage l'évolution de notre environnement ?

Devant toute situation, deux attitudes sont également possibles : la passivité, devant les forces actuellement en jeu qui conduisent à la banalisation des paysages, ou la volonté de maîtriser l'organisation de l'espace, dont on peut estimer qu'elle se traduira par l'affirmation des diversités originales.

La question devient alors celle-ci : laquelle de ces deux tendances risque de l'emporter dans les 30 années à venir ?

« 2000 » : D'abord, les forces en jeu actuellement conduisent-elles à la banalisation des paysages et pourquoi ?

Pour plusieurs raisons, dont les unes tiennent à l'environnement, les autres à « l'homme environné ».

Les paysages dans lesquels un nombre croissant d'hommes vit tous les jours sont, désormais, des paysages urbains. Leur banalisation, au sens strict, me paraît évidente : le spectacle qu'ils offrent est sensiblement le même dans toutes les villes françaises de quelque importance. Le centre historique est encombré, les banlieues sans rivages l'encerclent de barres et de tours, « hygiéniquement » disposées autour de gazons interdits, fonctionnellement desservis par des allées aux noms de musiciens ou de fleurs, ponctuellement animés par une galerie marchande stéréotypée...

Vous sortez du sujet, me direz-vous : il y était question de paysage et non de ville. Mais malgré les apparences du langage, je ne m'en éloigne pas, pour deux raisons. D'abord parce que le paysage ne se cadastre pas en bâti et non bâti : l'un y compose avec l'autre et l'ensemble prend sa signification par rapport aux hommes qui y ressentent certaines impressions. Il y a paysage lorsqu'il y a échange. Ensuite, parce que si le paysage urbain devient banal dans sa forme et dans sa signification, il entraîne la banalisation des paysages ruraux par disparition progressive des références correspondantes chez le citoyen : la marqueterie des champs, le tracé d'un chemin, la localisation d'une ferme n'ont plus de raison essentielle, contraignante, vitale, nécessaire. Ce ne sont plus que spectacles propres à la détente et aux loisirs, vacuité vaguement esthétique et nostalgique, prêts à la mise en télévision pour l'évocation légendaire des paysans... Banalisation des paysages devenus divertissement à l'égal des autres... Un mot également de

la mobilité, qui concentre l'attention sur les traits les plus caractéristiques d'espaces rétrécis par la vitesse, et enveloppe de flou les nuances trop ténues : la sensibilité s'évapore et l'homme laisse échapper ainsi une partie de la réalité. Entre l'espace parcouru rapidement (auto, avion, train) rendu abstrait par la vitesse (échelle de l'aménagement du territoire), et l'espace parcouru quotidiennement par le piéton (espace urbain réduit, échelle de l'architecture) il y a un trou : on ne connaît plus l'échelle intermédiaire ; j'exagère, on la connaît beaucoup moins, on y pense moins, on la maîtrise beaucoup moins bien. La myopie relative aux paysages, c'est bien aussi la banalisation...

« 2000 » : Pourquoi la volonté de maîtriser l'organisation de l'espace se traduirait-elle par l'affirmation des diversités originales ?

Très schématiquement la recherche du progrès semble se faire en deux temps. Le premier correspond au développement économique visant, par des moyens différents selon les régimes, à l'augmentation du niveau de vie. Les sciences exactes et la maîtrise des chiffres, héritage du 19^e siècle que le nôtre a porté à un haut degré d'élaboration, ont une généralité d'expression et une identité dans les conséquences qui correspondent à leur pouvoir d'abstraction qui est peu fait pour respecter les originalités.

Le deuxième temps, en germe dans les tendances actuelles, aura pour effet probable de donner aux aspects qualitatifs l'importance qui leur revient du fait que le besoin de qualité correspond à une finalité supérieure à celle de la satisfaction des besoins matériels, qu'assure de mieux en mieux la production de masse.

La qualité de l'environnement, thème de conférences internationales, deviendra vite un des aspects les plus concrets de l'aménagement. Pour peu que les décisions puissent se prendre à un niveau territorial, apte à saisir les nuances des situations concrètes, la diversification et l'affirmation des originalités suivront.

J'ai dit tout à l'heure qu'il y a paysage lorsqu'il y a échange : un échange n'est enrichissant pour chacun que s'il y a échange de diversité, s'il y a différence. La diversité est aussi valorisation mutuelle des espaces en présence et garante de liberté puisque chacun peut trouver au moment propice le style d'espace qui lui convient. Il y aurait beaucoup à dire, dans ce sens, sur la notion de « rythme » dans le paysage mais il faut aborder la question principale.

« 2000 » : En effet, peut-on dresser un bilan prévisionnel des forces qui vont agir pour modifier les paysages de l'avenir ?

Très sommairement ; la rapidité, le nombre et la puissance



La plupart des espaces verts sont des « espaces décors » et souvent interdits : quelques urbanistes ou paysagistes travaillent à en faire des espaces de vie. Groupe d'habitations à Forbach (France). 1964. Architecte Émile Aillaud.

des moyens de transformation de notre espace sont tels que leur organisation globale s'impose sur un territoire que l'accès croissant à la mobilité restreint chaque jour. Plus un espace est réduit, plus son organisation correspond à une nécessité vitale. Il suffit de penser à l'espace minutieusement étudié des bateaux...

L'accent mis sur la rapidité d'exécution signifie que l'homme apparaît désormais responsable d'une façon évidente de l'environnement dans lequel il intervient. La société se voit ainsi contrainte à devenir comptable de son patrimoine avec l'exactitude qu'elle s'impose déjà pour ses biens chiffrables : emplois, revenus, production, échanges économiques, etc.

D'autre part, son organisation progressive se traduit par une conscience plus nette de l'importance des relations entre les actes élémentaires : non seulement chacun d'eux doit répondre aussi parfaitement que possible à son but, mais il doit s'insérer plus clairement dans un ensemble complexe. La cohérence, souci intellectuel et resté assez formel jusqu'à présent, deviendra une condition effective de l'action. De proche en proche, la cohérence conduit à la qualité tout en répondant au souci plus matériel d'utilisation optimale de l'espace sur le plan économique. De même ce dernier souci imposera plus qu'aujourd'hui l'ordonnance des actions dans le temps, en vue d'éviter les incohérences coûteuses à tout point de vue.

Il me semble que ces tendances s'affirmeront d'ici vingt ans au point de freiner et de maîtriser les forces actuellement en jeu. Il paraît nécessaire de préparer les conditions dans lesquelles les transformations des paysages pourront répondre à ces tendances.

Sans entrer dans les détails, deux éléments sont essentiels. D'abord la création d'un langage de la « qualité »,

nécessaire pour que celle-ci devienne « opérationnelle ». Il faut pour cela multiplier les occasions de débats et d'échanges et, peu à peu, le mot même de « paysage » fera l'acquisition d'une valeur objective, connaissable, et partant volontairement transformable. Il faudra ensuite créer les techniques susceptibles de maîtriser les transformations du paysage, qui s'attachent très étroitement à la notion d'aménagement.

Ainsi s'amorcera une nouvelle dialectique entre l'homme et son milieu, l'éducation de celui-ci donnant à celui-là toutes les chances d'aboutir à une qualité renouvelée et d'être à son tour un « milieu pédagogique ambiant »...

Il serait vain de déplorer le temps où, de lui-même, le paysage évoluait lentement d'une façon harmonieuse. Le rythme d'évolution a changé. Nous ne nous en apercevons que maintenant, et il nous faut réapprendre à nouveau à faire en sorte que la qualité ne soit pas un élément supplémentaire, un souci d'esthétique commerciale, mais puisse répondre fondamentalement à notre recherche d'une signification nouvelle du paysage.

Ce réapprentissage n'ira pas sans tâtonnement, sans erreur, sans expérience. Il faudra passer par l'épreuve de ce qui paraîtra artificiel à bon nombre d'entre nous. Mais il ne faudra pas lâcher prise devant des scrupules d'une autre époque, alibi du laisser-faire aux conséquences désastreuses pour l'avenir...

La conclusion générale nous sera fournie par M. Lassus lorsqu'il affirme qu'il n'est plus question de s'intégrer ou de s'opposer au paysage mais de l'assumer.

« N'oublions pas que notre premier paysage c'est nous et les autres. »